

## De la mise à vie, à la mise au jeu

Michèle Magny

Number 16 (3), 1980

Théâtre-femmes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28975ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this review

Magny, M. (1980). Review of [De la mise à vie, à la mise au jeu]. *Jeu*, (16), 177–179.

sinuait dans le relief du territoire, un fait se produisit.

(J'ai triché. C'est un passage que j'ai écrit hier. Je ne sais toujours rien du «fait» qui se produisit. Ça devait être un malheur, un cataclysme, une catastrophe, une chute en enfer. «Ce dont on ne peut parler il faut le taire», dit Wittgenstein. C'est si bien dit.)

Et l'interdit. Deux heures et vingt et l'interdit. Le feu rouge dans le labyrinthe des synapses. Rouge comme les bas rouges de Pol Pelletier sur le tapis de scène. Elle marche sur des charbons ardents et prend feu, toute noire. Connectée par les racines à la boule de feu au coeur de la terre. Le *daimon* s'empare du corps qui se livre et lance le cri de combat des guerrières qui s'avancent, armées des rayons laser de leurs consciences pour traverser le noir océan de la réalité. Les images holographiées tournoient dans le continuum. Pauline Harvey, en fusée décapotable dans un des couloirs du temps, se met à taper du pied pour réveiller le dragon. «Ta dactylo va taper attention ton taxi va t'appeler attention». La bête rugit, Pauline fait la belle. Laisse le feu monter dans son corps qui flambe jusque dans son aura et fleurit dans sa crinière de méduse. Pendant ce temps, Magica, folle à lier, sert un thé de folles à Alice qui vire au rouge et ne se met pas de fond de teint.

Trois heures moins dix. Encore dix minutes avant le coeur de la nuit. Les lumières de la ville ont encore baissé. La nuit se fait de plus en plus noire. Quelques rares feux brillent encore dans la texture urbaine, juste assez pour voiler la lumière des étoiles et m'interdire de voir la Sainte-Vierge en soucoupe volante, Isis noire et toutes les bacchantes, les succubes, les mamans, les putains et les déesses astrales qui flashent dans le cosmos à

cette heure. À l'heure «où la nuit avance d'un pas avec ses cataractes de songes», à l'heure où passent les vaches de nuit de Jovette Marchessault.

«De tant s'aimer, de tant espérer, de tant s'enseigner la conscience et la fierté, chaque nuit, chaque vache de nuit, je sais qu'on se rapproche du moment où cette terre promise nous sera rendue et qu'alors, alors, dans un élan de reconnaissance, dans un cri de passion, nous la nommerons autrement.»

**yolande villeda, avril 80**

## de la mise à vie, à la mise au jeu

Praticienne: Femme qui pratique un art  
Parturiente: Femme qui accouche

Nous sommes au mois de janvier. Le jour de l'an est passé. Pour moi, il a été assez éprouvant avec mon gros ventre qui me mange tout le corps. Je suis lourde. Je ne sors presque plus, ayant beaucoup de mal à monter les escaliers. Moi qui aime tant prendre des bains, j'en suis privée depuis un bon moment déjà, car je suis incapable d'en ressortir seule. Je prends des douches, et de ne pas voir mes orteils me déprime beaucoup!

Mon fils aîné arrive dans ma chambre avec ses petites autos. Il les sort une à une de sa boîte et les place tout en haut de la falaise, mon ventre, et les fait glisser dans un gouffre, entre mes deux jambes, mon sexe. Il s'amuse beau-

coup, car mon ventre est inhabituellement dur. Je ne sens pas ce va-et-vient. Je suis tout simplement à l'intérieur de moi, à l'écoute. Quelque chose est en train de se passer. Une vague, une vague familière. Je la connais, je la nomme. J'espère que c'est pour de bon. Mon fils, qui était ressorti de la chambre, revient avec un camion de pompier aussi gros que lui et il fait le geste, difficilement il est vrai, de le placer sur Sa montagne. Là, c'en est trop. Je lui dis de se fabriquer des montagnes ailleurs, que mon ventre n'est plus disponible, qu'il ne m'appartient même plus. Je me sens calme, et pourtant, l'espace d'une seconde, j'ai cette vision d'une porte qui grince, d'un corps broyé, d'une souffrance innommable. J'ai une vague à toutes les vingt minutes. Il n'y a plus à hésiter, c'est l'hôpital. Urgence. Faire venir la gardienne. Mon fils est triste et inquiet, il sait qu'il ne pourra plus jouer sur mon ventre, et au moment où je viens pour l'embrasser, il me déclare que cet intrus-là, à l'intérieur de moi, ne doit pas être très gentil; la preuve en est qu'il me donne des coups de pieds qui me font mal, et, en plus avec des souliers pointus, puisqu'il a vu des bosses!

Je descends les escaliers. Je me sens soudain très légère. Comment ces escaliers ont-ils pu me paraître si abrupts? Assise dans l'auto, je rêve de brûler tous les feux rouges. L'urgence, pour moi, c'est ça. Mais la réalité est tout autre. Je demande qu'on conduise le plus lentement possible, car le moindre choc accentue ma douleur, et chaque vague me précipite en bas de mon siège. Je me cramponne à la boîte à gants. Enfin l'hôpital, ma bouée, ma balise. Je suis défaite. J'ai les cheveux qui me collent au visage, j'ai chaud malgré le froid du mois de janvier. Un infirmier se précipite vers moi. On me fait asseoir dans une chaise roulante. Je proteste en disant que je peux très bien marcher.

Mais c'est la loi, je peux tomber en marchant. Une fois dans l'ascenseur, j'ai une contraction, et aussitôt que l'infirmier actionne le mouvement de montée vers le quatrième étage, je sens un liquide qui s'échappe de moi et se répand par terre. Mon Dieu, c'est horrible, mes eaux déjà, j'espère qu'il ne voit rien; je suis humiliée, mon corps me scandalise.

Vite, on m'installe sur un lit étroit et le rituel commence. Ce corps nu, ces mains partout autour de moi, sur moi, en moi, ce n'est plus moi. On me parle de respirations. Ai-je appris? Non. J'ai plutôt désappris depuis la dernière fois. Je me dis que la seule chose à faire, c'est de prendre un grand texte et de le respirer, comme si j'étais sur scène. Dans ma panique, le seul auteur qui me vient à l'esprit, c'est Claudel. Je commence les respirations sous l'oeil scrutateur de l'infirmière. Saint-Claudel, aidez-moi! Elle semble agacée par mes maladresses, je me sens comme en première année à l'École Nationale. Entre deux hoquets, je lui dis que si je chantais «Au clair de la lune» en respectant les virgules, ce serait du pareil au même, et puis que je... merde... je n'ai pas le temps de finir, la douleur, la panique, je ne me souviens plus de mon texte, j'ai un blanc. À nouveau, la course dans le corridor; elle est prête, je suis prête, j'ai l'impression d'accoucher sur la civière, je suis béton, je suis granit. On m'installe sur la table d'opération face aux miroirs. Miroir d'hôpital, miroir du théâtre. Assister à la création. En être l'actrice et la spectatrice. Les jambes dans les étriers. La pudeur? Connais pas. Cette force en moi. Je suis un rayon laser. Le processus de la délivrance, la mise à vie est commencée, et ce soir-là je criai: «C'est un garçon».

Nous sommes au début du mois de mars. C'est la giboulée dehors. Il est trois heures de l'après-midi. Il fait gris,

c'est laid, j'ai les doigts un peu engourdis. Mon grand est à la maternelle, le petit dans son lit, il a trois mois. Il fait la sieste. J'attends l'arrivée de la gardienne, car ce soir je sors, c'est mon soir de première au théâtre! Je suis à l'écoute de mon ventre, le trac pour moi se concocte dans le ventre. Il fait des bruits bizarres. Je vais d'une fenêtre à l'autre, incapable de rester assise. Je passe devant la chambre du petit, il dort toujours. Son boire de quatre heures. Ma gardienne le lui donnera, je suis trop nerveuse. Mes jambes sont raides, mes mains suent. Sonnette, c'est elle. Soulagement. Mon corps respire mieux, je lui donne quelques indications sur la marche à suivre, elle est au courant, mais j'insiste, ça me fait du bien, je pense à autre chose. Mon oeil, qu'est-ce qu'il a mon oeil? Il se met à clignoter comme un feu jaune. Mon corps ne m'appartient plus. Je suis toujours étonnée par ces manifestations. Je les connais, cependant, elles me sont familières, mais je n'arrive pas à les apprivoiser. Il faut que je mange... avoir le temps de digérer avant d'entrer en scène. J'ai mal au coeur, rien ne passera. Je m'étends sur mon lit. J'entends le bébé qui gazouille. Trois mois après sa naissance, je vais de nouveau accoucher ce soir sur scène dans *la Nef des sorcières*. De lui ou de moi? Faire appel à la mémoire sensorielle. Ce ventre, mon ventre qui n'arrête pas de braire, j'ai une usine dans le ventre, la mécanique est mal huilée. Je n'y tiens plus, il faut que je parte pour le théâtre. État d'urgence. Là-bas, je me sentirai mieux. Décorer ma loge, tiens, c'est vrai, ça passera le temps. Je souffle un peu. Embrasser le petit, ramasser mon maquillage, appeler Diamond.

Assise dans le taxi, je regarde dehors. Je vois ces gens qui marchent difficilement dans la «sloche». Je les aime. Je suis détendue, je fais la conversation au chauffeur, nous parlons de tout et de

rien. Surtout, qu'il ne sache pas que je vais jouer ce soir. Je suis joyeuse, il me parle de ses enfants, je m'y intéresse, je l'encourage, je suis sa dernière *ride*, il a hâte de les retrouver. Je regrette de ne pas habiter à l'autre bout de la ville, je regrette que le trajet ne soit pas plus long. J'envie ceux qui habitent la banlieue; existe-t-il un taxi pour l'infini? J'appréhende la rue Ste-Catherine, je la sens, elle s'approche, je n'ose plus regarder dehors, j'y suis, la marquise du T.N.M. C'est moi, c'est nous toutes ce soir. Me revoilà zombie. Mes crampes, mon Dieu, ces borborygmes qui se manifestent à nouveau. Vision d'hôpital, de Claudel, contrôle-toi, ô mon ventre!

La senteur du théâtre. C'est familier. Je suis pleine de ce texte que je porte depuis bientôt quatre mois. Je suis prête à le donner, ce ne sera pas un acte prématuré, il est arrivé à terme. Vite, me déshabiller dans ma loge, mettre mon «smock» noir avant d'enfiler mes vêtements de scène, c'est un rituel que j'aime. Je me sens plus légère. Me maquiller. Du bout des doigts, je fais le geste de caresser mon visage. Tiens, un *spot* rugueux sur ma joue. Mettre de la crème, l'atténuer avec du blanc. Cette plaque, c'est encore le trac. Contrôle. respire, respire. Le rayon laser, surtout ne pas oublier le rayon laser. Ce soir, je vais accoucher sur scène, au propre comme au figuré. Les étrières, le public sera mon miroir. Il n'y a pas si longtemps déjà... Ce soir-là, je criai: «C'est une fille».

Je me suis toujours demandé par la suite, après avoir vécu ces deux événements qui ont bouleversé ma vie, où se situait la véritable création.

**michèle magny, avril 80**